

Tout-à-coup, au moment où les pirates s'y attendent le moins, le pont-levis de la porte principale de la ville—la porte Saint-Michel—s'abaisse et se couvre aussitôt de guerriers armés jusqu'aux dents, qui s'élancent en avant en poussant de grandes clameurs.

Les Normans, étonnés de tant d'audace, n'en peuvent croire leurs yeux : ils s'arrêtent ; bientôt, comme poussés par une main mystérieuse, ils lâchent pied et uient en tous sens, poursuivis par les braves Guérandais que leur succès inespéré encourage d'autant plus.

Les assiégés poussent maintenant leurs adversaires devant eux, les harcelant sans cesse de leurs flèches lancées d'un œil sûr. Chaque coup porte, chaque flèche abat un homme ou un cheval.

C'est un spectacle vraiment magnifique de voir cette poignée d'hommes poussant ainsi devant elle sur la lande immense une véritable armée d'autres hommes auxquels, jusque là, rien n'avait pu résister.

Soudain, cependant, la chance semble vouloir changer de côté. Les Normans, honteux enfin de fuir, honteux d'être vaincus par ce qu'ils appellent quelques mauvais paysans, se retournent. A cette volte-face inattendue, les Guérandais plient, mais continuent à se battre en désespérés, aimant mieux périr jusqu'au dernier que de fuir.

Hélas ! ils ne sont pas assez nombreux pour faire face, et ils vont succomber sous le nombre de leurs ennemis revenus de leur stupeur.

Mais quel est ce nuage brillant qui descend du ciel avec une rapidité vertigineuse ? Quel est-ce guerrier éblouissant qui monte ce cheval blanc comme la neige, soufflant des torrents de fumée et de flammes de ses naseaux démesurément ouverts ? Est-ce que le Dieu, que leurs femmes et leurs enfants implorèrent là-bas, leur enverrait un de ses anges pour les aider à repousser les envahisseurs ?

Ils n'en doutent plus et cette certitude décuplant leur courage, ils viennent à bout des hordes normandes que l'apparition céleste a d'ailleurs épouvantés au delà de toute expression.

On montre encore aujourd'hui l'endroit où le pied du cheval de Saint-Aubin se posa quand l'envoyé du ciel vint fournir son aide aux Guérandais désespérés. A cette place une croix s'élève, en souvenir de ce fait miraculeux.

C'est depuis ce jour que la Collégiale de Guérande se trouve placée sous le vocable de Saint-Aubin, évêque d'Angers.

N'est-ce pas, qu'avec une telle légende, on peut être fier de se dire Guérandais ?

A H de Trémaudan.

Kérane par Montmartre, Assa.

LA PETITE CROIX ROUGE

A deux yeux bruns.

A bord du *Vésuve*, grande frégate qui traversait les mers depuis longtemps, vivait un petit matelot, à l'œil brun, au front candide, et sur ce visage, bruni par les ardeurs du soleil, on voyait encore se dessiner des traits fins et délicats. Victor avait quinze ans, il ne connaissait que la mer avec ses vagues argentées, ses flots écumeux, son flux et son reflux, le vent avec ses plaintes monotones, ses soupirs mélancoliques ; son chez soi, c'était sa frégate ; il ne se rappelait pas qu'autrefois, il y a treize ans de cela, il vivait loin des beaux flots bleus, avec une femme au regard triste et mourant, qu'il aimait, qu'il nommait sa mère... Il ignorait que son père, dans un accès de noire colère, avait fui loin de son épouse, que depuis ce jour la douleur, petit à petit, avait paralysé le cœur de cette femme qui, mourante, lui avait légué pour unique bien une petite croix de corail. Plus tard, il avait été recueilli, un soir qu'il allait s'endormir sur la tombe de cette femme qu'il aimait encore, et depuis, il n'avait plus vécu, il n'avait plus dormi que sur le "*Vésuve*."

Chaque matin, lorsque le jeune matelot revêtait son uniforme, il regardait avec amour, avec curiosité, sa

petite croix et se disait à lui-même : " Qui me l'a donc donnée pour que je l'aime tant ? Serait-ce ce vieux matelot qui épia toutes mes actions, que j'aime et qui semble m'aimer ?... Serait-ce ce fier capitaine, qui me commande si doucement de son regard plein de mystère ?"... Et le pauvre enfant cachait soigneusement dans les plis bleus de son habit sa petite croix rouge.

Un jour, un violent orage se déchaînait sur la mer ; les éclairs déchiraient les nues, les roulements du tonnerre semblaient ébranler toute la surface des eaux ; le vent balayait les flots agités, et ballottait la frégate sur les vagues noirâtres...

Tout-à-coup, un craquement se fait entendre : les voiles se déchirent, les cordages se rompent ;... les éclairs luisent encore, le tonnerre n'a pas cessé ses grondements, et le vent siffle toujours.

Tous les matelots sont dans l'attente : ils tremblent, eux qui ont essuyé tant de tempêtes, qui n'ont jamais reculé pour rien, qui ont vu tant de ces scènes déchirantes, de ces adieux cruels ;... ils tremblent à l'approche du capitaine, car ils savent que l'un d'eux va être choisi, et qu'il devra obéir sous peine de châtiment... Le voici, le fier capitaine, au front courbé comme sous le poids d'une souffrance mystérieuse ; il promène son regard sévère sur ce groupe de subalternes, braves et lâches à la fois ; d'un geste, il montre au petit mousse, les débris de cordages, suspendus au grand mât de misaine. Le commandement était formel et le pauvre enfant, en proie à la peur, part aussitôt, monte dans les mâts, répare tout et va redescendre, mais ô fatalité... en plaçant le pied sur une vergue inférieure, celle-ci, ébranlée par les secousses du vent, se rompt, et le pauvre enfant tombe à l'eau !...

L'orage est fini... le soleil vient de percer les nuages, et se cache déjà à l'horizon ; l'arc-en-ciel colore le bleu firmament de ses teintes variées, et la brise du soir soupire faiblement dans les cordages.

Le jeune Victor repose doucement ; le capitaine tient dans sa main fiévreuse, les doigts glacés du petit mousse... Mais ce n'est plus le maître sévère, ce n'est plus le fier amiral ; ce n'est plus le tremblant serviteur, ni le timide matelot... C'est le père qui a retrouvé son enfant, c'est l'orphelin qui a retrouvé son père, c'est le mari repentant dont la mystérieuse souffrance se traduit en larmes abondantes ; c'est l'enfant dont la joie naissante déborde en caresses affectueuses !... Le jeune mousse lève son grand œil brun sur l'amiral, et voit dans ses mains tremblantes, sa petite croix de corail qui vient de lui rendre le bonheur, en lui dévoilant les secrets de son triste passé !...

Le père et l'enfant vécurent longtemps sur le *Vésuve*, et quand le vent se plaignait bien fort dans les mâts et les voiles, le capitaine n'envoyait plus Victor réparer les vergues et les cordages.

LAURETTE DE VALMONT.

Montréal, décembre 1898.

ETUDES HISTORIQUES

LE JOURNALISME MONTRÉALAIS

Le Recueil Littéraire, revue bi-mensuelle, paraissant le 10 et le 25 de chaque mois, se composait de vingt-quatre pages. Le premier numéro parut le 10 avril 1891. Il prit plus tard le titre de *Gleaner*. Il était rédigé exclusivement par les jeunes littérateurs du temps. Dr Pier Bédard, propriétaire.

La Science pour Tous, journal paraissant le 5 et le 10 de chaque mois, vit le jour le 5 juillet 1891. Il était publié et rédigé par M. Meyer, chimiste analyste. Bureau : 38, rue Saint-Vincent. Courte existence.

The Sunday Morning, dont l'existence fut brève, parut pour la première fois le 24 avril 1892. C'était un journal à nouvelles. Il avait une partie française.

La Fortune, journal mensuel, s'occupant de littérature et d'économie sociale, commença à paraître en mai 1892. Ce journal donnait des primes en argent à

ses lecteurs. Il était publié par le Dr Pierre Bédard et M. Rodolphe Brunet. Il vécut quelques mois.

L'Orchestre, était un petit journal illustré qui fit son apparition dans l'automne de 1893 et qui dura jusque vers le printemps de 1894. Il se donnait comme l'organe des théâtres de Montréal, surtout de l'Opéra Français, et, de fait, il ne publiait que des choses théâtrales. Son bureau était au No 13, rue Saint-Jacques.

Le Chat Noir, journal humoristique mensuel, commença à paraître en juin 1893. Il se composait de quatre pages ornées de vignettes. M. Albert Turcotte en était le propriétaire. Il n'en a paru que quelques numéros.

Le Drapeau Libéral, portait pour devise les mots suivants : " A tous mêmes droits ; à chacun selon son mérite." Ce journal libéral était rédigé par M. Michel Vidal, et publié par M. Cadieux de Courville. Le premier numéro parut le 9 décembre 1893. Il était hebdomadaire et il avait quatre pages, grand format. Son existence fut courte.

La Croix de Montréal, journal hebdomadaire de quatre pages, fit son apparition le 30 mai 1893. Il était rédigé en collaboration. M. J.-M.-A. Denault en était l'éditeur. Ce journal, qui était publié dans les intérêts de la religion catholique, n'eut pas une longue existence.

Le Coin du Feu, revue mensuelle féminine, a vu le jour en janvier 1893. Cette revue est de trente-deux pages et ornée de vignettes dans le texte. Une femme de lettres bien connue, Mme Raoul Dandurand, avait charge de la rédaction de cette revue depuis sa fondation ; a vécu près de trois ans.

La Libre Parole, journal hebdomadaire, avait quatre pages, grand format. Il se disait le défenseur des partisans de la séparation de la province de Québec du reste de la Confédération canadienne. M. Michel Vidal en était le rédacteur et le Dr Pierre Bédard le propriétaire. Le premier numéro parut le 11 mars 1893, et il discontinua de paraître le 20 mars de la même année.

L'Italo-Canadese était l'organe de la colonie italienne de Montréal. Ce journal, qui était hebdomadaire et qui se composait de quatre pages, petit format, commença à paraître dans la première semaine d'avril 1894. Son bureau était au no 1950, rue Sainte-Catherine, et M. Pietro Catelli en était le propriétaire. Ce journal a existé environ deux ans.

L'Essai n'a publié que cinq ou six numéros. Il avait seize pages et était imprimé au bureau du MONDE ILLUSTRÉ. Il était hebdomadaire et il s'occupait exclusivement de littérature. Le premier numéro parut le 8 décembre 1894.

G.-A. DUMONT.

BIBLIOGRAPHIE

Nos remerciements à M. M. J.-B. Rolland & Fils, de Montréal, pour l'envoi de leurs trois publications pour 1899.

1o. *L'Almanach Agricole, Commercial et Historique*, 33ème édition, a sur ses précédents l'avantage d'une augmentation de seize pages, lui permettant de joindre à ses renseignements, ceux de l'administration des divers départements de la Province de Québec ; l'historique du Monument de Champlain, récemment inauguré, avec illustration et des variétés du meilleur choix.

2o. *L'Almanach des Familles*, 22ème édition, se distingue encore par son abondance de conseils, recettes d'économie, légendes, etc. Entre autres, celle d'un *Revenant*, racontée à M. Ph.-A. de Gaspé, par le père Romain Chouinard, sans être nouvelle, provoque souvent le sourire par sa grande naïveté.

3o. *Le Calendrier de la Puissance du Canada*, la feuille la plus complète de ce genre, et l'ornement mural de chaque foyer catholique, vient aussi de paraître pour 1899.

Ces trois publications se vendent chez tous les principaux marchands, au prix de cinq centins chacune.